

Le lendemain, l'ouragan s'était calmé et le soleil régnait de nouveau en maître dans un ciel azuré.

On était en été, et M. et Mme Chaligny passaient la saison des bains de mer avec Fabienne.

Quelques jours plus tard, les avaries et l'hélice du yacht étaient réparées et le merveilleux bateau mouillait en grande rade pour se faire donner le dernier coup de vernis et de peinture.

Fabienne, qui nageait comme un dauphin, avait l'habitude de se livrer à d'incommensurables pleines-eaux durant lesquelles elle fendait la vague salée avec la vigueur et la grâce d'une incomparable naïade.

L'*Erèbe* mouillé à quelque distance de la côte attira ses regards.

Il était impossible, en effet, d'être plus élané, plus gracieux que cet adorable navire qui avait l'air d'un immense alcyon reposant mollement sur la houle aplanie, après avoir replié ses grandes ailes. L'*Erèbe* paraissait endormi.

Personne ne se montrait à bord.

Et plusieurs fois Fabienne en fit le tour, admirant le superbe yacht, ses courbes gracieuses, ses membrures et ses admirables formes.

Elle ne se doutait certainement pas que son sort se décidait à l'instant même.

Etendu sous la dunette, dans un vaste rocking-chair, le comte de Malthen cherchait à ce moment la solution d'un difficile problème.

Des éclats de rire perlés détournèrent son attention.

Fabienne et deux de ses amies, aussi supérieures nageuses qu'elle-même, riaient en se jouant et en coupant le flot amer qui semblait tout fier de les porter.

M. de Malthen, se laissant aller à une vague curiosité qui ne lui était point habituelle, avait avancé la main pour prendre une jumelle placée sur une table à portée et regardait le trio des sirènes qui prenaient leurs ébats dans les eaux de l'*Erèbe*.

Et il laissa échapper une exclamation sourde !

Un cri étouffé d'admiration !

C'est qu'il était impossible de rêver une créature plus idéale que Fabienne !

C'était dans toute sa force, la forme rêvée par le sculpteur ; son léger maillot mouillait son beau corps, que laissait deviner la claire transparence de l'eau. Son cou, ses épaules, si suavement modelés, apparaissaient à chacun de ses mouvements si naturellement gracieux. L'immaculée pureté du sang se devinait sous cette peau d'un satin poli par la main des anges.

Créature adorable, nous l'avons dit, créée par le ciel un jour où il était en joie !..

Et aussitôt, le comte de Malthen fut mordu au cœur par un sentiment indéfinissable.

C'était là, oh ! oui ! c'étaient bien là ce sujet rêvé qui fournirait un sang merveilleux et pur à ses diaboliques expériences !

C'était la perfection des perfections, la merveille des merveilles, une gemme sans pair qu'il eût voulu cent fois, mille fois payer son poids d'or.

Chez les gens habitués à immédiatement solder toutes leurs fantaisies, à les satisfaire de façon immédiate, rien n'irrite comme la résistance et l'obstacle.

L'aiguillon du désir sans cesse les arde et transforme le caprice inassouvi en véritable mâle rage.

C'est ce qui explique et donne le mot d'explicables folies.

En se jouant, Fabienne et ses compagnes regagnaient le rivage.

Et le comte de Malthen faisait immédiatement armer la baleinière et descendait à terre, emmenant avec lui Conrad.

Le soir même, le valet de chambre rapportait de précis renseignements.

Mlle Fabienne Chaligny se trouvait à Dieppe accompagnée de son père et de sa mère.

Fille unique très gâtée. Le père, un ancien maître de forges retiré des affaires après fortune faite.

Et cette canaille de Conrad, qui avait pris l'habitude de penser tout haut et de parler franc devant son maître, conclut :

— Rien à faire.

C'était l'avis du comte, mais néanmoins il s'obstinait.

Figaro dit bien : — "La difficulté que l'on éprouve à réussir ne fait qu'augmenter la nécessité d'entreprendre."

— Je veux d'autres détails, — ordonna le comte, sans s'arrêter à la triviale opinion émise par son valet.

Et comme celui-ci, étonné, le regardait, bouche bée :

— Drôle ! je te paie !... l'ais-moi le plaisir de ne pas te permettre de discuter mes ordres.

Et Conrad, aussitôt, de repartir.

Offrant des politesses aux vieux domestiques de M. et Mme Chaligny, il apprenait promptement tout ce qu'il avait intérêt à savoir.

Fabienne et ses parents retourneraient bientôt à la Blancarde, après un court séjour à Paris.

Puis, des Vosges, tout ce monde partirait pour Nice où M. et Mme Chaligny et leur fille passeraient entièrement l'hiver.

Le comte de Malthen ne prononça pas un mot. Son front contracté s'éclaircit.

Il savait où retrouver Fabienne.

Dans le cœur gangréné de cet homme venait de naître une épouvantable passion...

Passion, hors nature s'il en fut !

Ce n'était pas, à coup sûr, de l'amour, le comte ne pouvait en éprouver, et le seul être qu'il pût aimer au monde, c'était lui-même ; et il ne s'en faisait point faute, car il eût détruit la terre entière pour satisfaire l'une de ses étranges fantaisies.

Non ! c'était pire !..

Ce qu'il rêvait c'était d'avoir en son pouvoir cette créature superbe ! d'analyser cette chair palpitante, de puiser sans trêve à la source vive de ce sang royalement riche et idéalement pur !

Ce qu'il voulait, c'était la claustration, la séquestration de cet être idéalement beau, créé pour toutes les gloires de la vie !

C'était l'accaparement à son profit de cet incomparable trésor ; rayer Fabienne du nombre des vivants et la torturer tout à l'aise.

Et ce rêve, d'abord imprécis, s'incrétait dans sa pensée et y régnait bientôt en maître !

Le réaliser lui sembla tout d'abord impossible.

Puis il s'y entêta, y mit un invincible acharnement.

Puis un jour, tout haut, sentant son centuplé désir parler plus haut que toutes les raisons admissibles :

— Pourquoi pas ? — dit-il.

Et il ajouta cet *ultima ratio rerum*, que singulièrement il affectionnait :

— Bah ! en y mettant le prix... Avec de l'argent on peut prétendre à tout !..

Ce parti pris, cette disposition bien arrêtée, il se trouva plus tranquille.

— C'est de la folie, — se répétait-il, — mais je le veux et ce sera ! Avec de la patience, du temps, de l'intelligence et de l'or sans compter, on doit arriver à tout.

Et, avec acharnement, il se remit au travail.

L'*Erèbe*, sitôt le départ de Dieppe de la famille Chaligny, longeait les côtes de France, du Portugal et de l'Espagne, pénétrait par le détroit de Gibraltar dans la Méditerranée et allait prendre son mouillage d'hiver à Nice.

Là, le comte de Malthen louait un appartement à terre, confortable, mais sans faste, et se mettait à mener le train modeste d'un rentier retiré et paisible.

On sait qu'il avait le monde en horreur, et qu'il ne pouvait y rencontrer aucun plaisir.

Néanmoins, il commençait à s'y montrer, se faisait, entre temps, présenter à M. et Mme Chaligny et à Fabienne, et aussi en de nombreux cercles où il se créait de très aimables relations. Tout cela conduit avec un terre à terre affecté, un bourgeoisisme voulu et écartant toute idée de fantaisies ruineuses et de luxe de grand seigneur.

Son seul faste, c'était l'*Erèbe*, mais le yacht n'était jamais amarré à son wharf, mais bien mouillé au large, quand il ne se trouvait pas aux îles d'Hyères, à Antibes, à Monaco ou à Menton.

Et le comte de se frotter les mains en se répétant :

— Quel est celui de ces gens-là à qui il pourrait venir à l'idée que je médite, que je prépare le plus romanesque des rapt ?

C'est à ce moment précis que, aiguillonné par la folie de son désir, il tentait de discrètes ouvertures auprès de M. Edouard Chaligny, et lui donnait à entendre qu'il était tout disposé à épouser Fabienne.

M. et Mme Chaligny n'en touchaient mot à leur fille, par cette raison qu'ils connaissaient l'impression que le comte de Malthen avait produite sur elle, et qu'elle le trouvait antipathique et désagréable.

C'est sur ces entrefaites que le capitaine Maurice de Prévannes venait passer un congé d'un mois à Monaco et à Nico et que, présenté à Mlle Chaligny, il en devenait passionnément amoureux.

M. de Malthen se rendait parfaitement compte des complications que cet amour allait amener en ses desseins.

Il suivait les rapides progrès de cette passion, voyait bien que l'amour du beau capitaine était très promptement partagé.

Aussitôt, guettant l'occasion, la saisissant de façon adroite, il rendait service à Maurice, lui imposait une inéluctable reconnaissance et se liait avec lui de façon assez intime pour que le fiancé de Mlle Chaligny songeât à le prendre comme premier témoin de son mariage.

M. de Malthen, cependant, ne perdait pas de temps.

Conrad avait fort à faire pour obéir aux ordres multipliés de son maître.

(A suivre.)